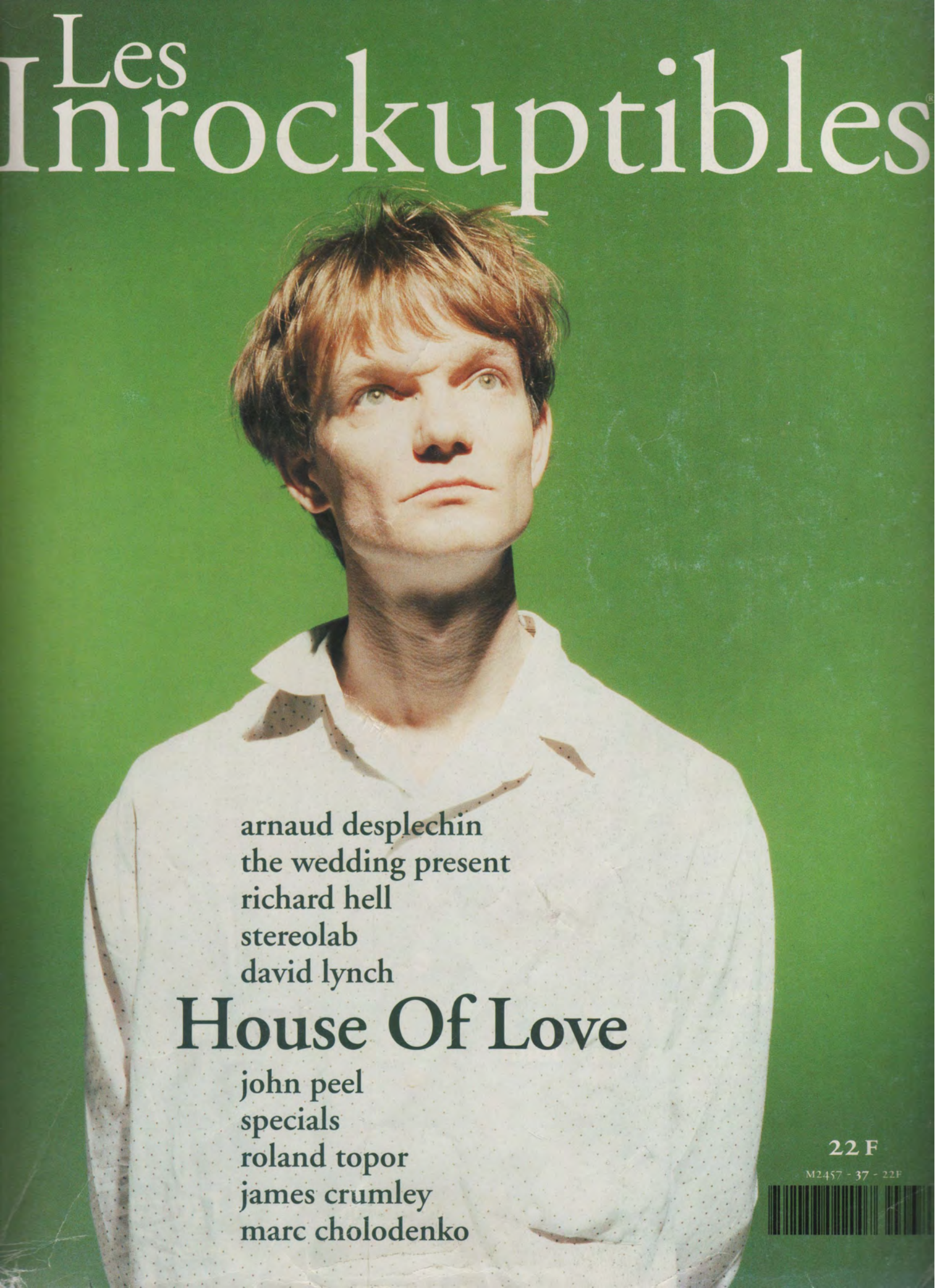
Les Inrockuptibles®



arnaud desplechin
the wedding present
richard hell
stereolab
david lynch

House Of Love

john peel
specials
roland topor
james crumley
marc cholodenko

22 F
M2457 - 37 - 22F

Maladie

Interview Jean-Daniel Beauvallet **Photo** Renaud Monfourny

Depuis que l'Angleterre ne veut plus écrire, **House Of Love** n'y existe plus. Pas de place pour les chansons soigneuses de Guy Chadwick, *persona non grata* condamnée à l'exil (ici, France) par la frivolité ambiante. Toujours travaillé au corps par des états d'âme en seconde peau, il répond aujourd'hui en collectif, groupe uni à tout prix. Une nouvelle façade – trompeusement lisse et apaisée – pour consolider la maison d'amour après des années d'instabilité critique. Une construction en dur dans un monde préfabriqué : les termites chassés, celle-ci sera debout quand les vents auront tourné. *Babe rainbow*, la maturité dans la lorgnette, mais dans quelles bottes : Bono ou Cohen ? House Of Love ou maison de disques, en huit titres phares.

Kingdoms – *Heartland*

Espèce de salaud *(rires)*... Arrête ton magnéto, ça suffit comme ça. J'ai enregistré ça il y a bien longtemps, vers 83. Je veux absolument réenregistrer cette chanson aujourd'hui, je pense qu'elle en vaut la peine. Mais sur ce disque, je trouve ma voix atroce et l'instrumentation épouvantable. A l'époque, ça a fait un flop terrible. J'étais pourtant gavé d'ambition, le succès était mon seul but. J'ai toujours été terriblement ambitieux, agressif même. Avec mes premiers groupes, au début des années 80, je n'étais motivé que par une poignée de disques : *I will follow* de U2, *A Forest* de The Cure, *Public image* de Public Image et *Love will tear us apart* de Joy Division. J'aimais la simplicité de ces morceaux, la puissance de leurs lignes de basse, le côté primaire du jeu de guitare. Ces quelques chansons ont servi de base à mon travail. Mais vers 83, à l'époque où je chantais avec Kingdoms, je me suis laissé entraîner. Bowie venait de sortir *Let's dance* et ça m'a profondément marqué. Ma musique est alors devenue très maladroite. J'ai commencé à me maquiller outrageusement, à être obsédé par mon image, ma coupe de cheveux. Je calquais mon allure sur une sorte de mélange entre le Iggy Pop de *Raw power* et Siouxsie. Je voulais à la fois être androgyne et agressif. J'étais très maigre, sans doute en raison de toutes les amphétamines que j'ingurgitais.

Etait-ce un rôle que tu jouais ou étais-tu très différent d'aujourd'hui ?

Je pensais que c'était le meilleur moyen de réussir et je me suis trompé. Ça n'a jamais été une question d'ego. L'époque voulait ça, l'androgynie était à la mode, avec des gens comme Boy George. Même si je détestais le côté pop-music de Duran Duran, ce disque de Kingdoms tentait de marcher sur ses plates-bandes. Il faut dire que j'étais, depuis 1978, complètement obsédé par Bowie. *Low* et *Scary monsters* ont laissé des marques profondes en moi. J'aimais le côté machinal de sa musique, il me rappelait Can et Kraftwerk, que j'adorais. Comme d'habitude, j'aimais une musique cinq années après qu'elle ait été à la mode. J'ai toujours eu plusieurs wagons de retard, aujourd'hui encore. Je n'ai commencé à m'intéresser à Public Enemy et à Depeche Mode que l'année dernière. Mais Kraftwerk, ça a toujours été une passion.

Une passion curieuse pour un songwriter si fidèle à la guitare.

Tout vient de mon grand frère, de mes premiers souvenirs de musique. Il n'avait que quelques disques, que nous écoutions sans arrêt : *The Velvet Underground & Nico, Sergeant Pepper's lonely heart club band*, un album de Simon & Garfunkel et un des Mamas & Papas. J'étais alors très jeune et comme mon père était militaire de carrière, nous vivions en Malaisie. Là-bas, nous n'avions pas la moindre radio européenne à écouter, il fallait user ces disques jusqu'à la trame. Ils sont mes fondations, mes bases. Et quand l'aventure Kingdoms a tourné à la catastrophe, j'ai viré mon groupe et je suis revenu à ces premières amours, à la guitare. C'est à cette époque que sont nées des chansons comme *Destroy the heart, Safe* et *Nothing to me*... Je les emmenais à ma maison de disques de l'époque, RCA, en leur disant "Ecoutez, c'est vraiment bien." Mais nous étions en 85 et les guitares ne les intéressaient pas. Ils m'ont donc viré. J'étais pourtant certain d'être sur la bonne voie. J'avais l'impression que tout avait déjà été fait avec les synthétiseurs, que New Order était allé jusqu'au bout des choses, qu'on ne pourrait plus progresser. Mais les groupes indépendants à guitares – les Weather Prophets, les Nightingales, Primal Scream, les Smiths – ne me plaisaient guère plus que tous les groupes synthétiques, je les trouvais trop polis, pas assez rock. Car moi, je voulais jouer dans un groupe de rock. Et quelques mois plus tard, j'ai vu Jesus & Mary Chain

d'amour





en concert, ils ont tout changé. J'avais l'impression de découvrir le Velvet Underground. Ils m'ont conforté dans ma certitude d'avoir raison.

Avec Kingdoms, tu avais joué le jeu du music-business à fond. Comment se sent-on quand on échoue après s'être à ce point prostitué ?

J'ai voulu tout arrêter, je ne voyais plus l'intérêt de persévérer. A mes yeux, je n'étais qu'un raté, un bon à rien. J'étais certain de ne pas avoir le talent nécessaire pour vivre de ma musique. Je n'avais aucune confiance en ce que j'écrivais, je me trouvais inintéressant. C'est ma femme qui m'a sorti de cette dépression, qui m'a continuellement soutenu. C'est grâce à elle que j'ai trouvé le courage d'écrire des chansons comme *Christine*. J'ai alors repris confiance en moi et ai eu, pour la première fois depuis des années, envie de monter un groupe. Voilà comment est né House Of Love.

Sans elle, te serais-tu laissé couler ?

Non, j'aurais simplement complètement changé de voie. Je n'aurais pas sombré dans l'alcool ou la drogue, je ne suis pas autodestructif de nature. Je m'en serais forcément sorti d'une façon ou d'une autre. J'aurais trouvé du boulot, j'aurais oublié la musique. Quand j'étais gosse, mon oncle restait souvent à la maison. Il venait toujours avec sa guitare sèche et un jour, il me l'a laissée en pension. J'ai commencé à en jouer, ça m'a plu, jusqu'à l'obsession. Voilà comment la musique est entrée dans ma vie. Elle aurait pu en sortir tout aussi facilement. Dieu sait si je n'étais pas doué pour ça ! Mais je me suis accroché, car ça signifiait beaucoup pour moi. J'ai appris comme un artisan, pendant de longues années. C'est d'ailleurs quelque chose qui m'est resté, je dois travailler très dur pour écrire un morceau, il ne vient jamais naturellement. Aujourd'hui, je me considère comme un assez bon chanteur et songwriter. Mais il m'a fallu des années pour vaincre mes doutes.

Tu dis souvent manquer également de confiance en ton jeu de guitare, que tu préférerais moins en jouer en studio.

La guitare, les guitaristes, ça ne compte pas. Tout ce qui m'intéresse, c'est le rock, le rock à guitares. Toute cette mythologie autour de l'instrument, ça ne me touche pas. La guitare n'est qu'une saleté d'instrument de travail, un outil.

Les guitares vintage, toutes ces Gretsch et Gibson anciennes, font partie de l'imagerie House Of Love. Je ne peux vous imaginer jouant comme Lou Reed sur ces atroces guitares sans manche.

(Moue dégoûtée de Peter, le batteur. Guy s'entête)... Je te répète qu'elles ne sont en aucun cas une extension de mon corps. Ce n'est pas l'objet qui me fascine, mais le son qu'elles produisent. Je ne pourrais jouer que sur ma guitare, je la maîtrise totalement, c'est tout ce que je lui demande. Elle est pratique et fonctionnelle. Tout ce qu'une guitare devrait être.

The Velvet Underground – *Rock'n'roll*

Il y a quelques années, j'avais envoyé une cassette de mes chansons, dont *Destroy the heart* et *Safe*, au manager de Lou Reed. J'étais toujours sous contrat avec RCA et je considérais ce geste comme ma dernière chance. Quelques mois après, il est venu pour la première fois depuis dix ans à Londres, au Brixton Academy. Le soir du premier concert, j'ai trouvé un message en rentrant chez moi : Lou Reed voulait me rencontrer. Je suis allé au concert sans y croire, mais il m'avait bel et bien laissé des places et un accès backstage à l'entrée. Je l'ai longuement attendu en coulisses, mais il n'est jamais venu *(rires)...* John Peel dit souvent qu'il ne veut jamais rencontrer ses héros, les groupes qu'il invite en session, qu'il a trop peur de tuer ses illusions. Moi, je n'ai rencontré que Ian McCulloch dans ma vie et ça s'est très bien passé. Nous avons souvent croisé Mark E. Smith, de The Fall, que je respecte beaucoup. Tu peux imaginer, il a enregistré vingt-sept abums dans sa vie ! Il faudrait que j'atteigne l'âge de 200 ans pour en faire autant *(rires)...*

Quel aspect du Velvet t'impressionnait le plus : le don mélodique ou le côté sombre du groupe ?

Ce que je retiens du Velvet, c'est surtout le premier album. Sans ce disque, Lou Reed serait aujourd'hui au chômage. La force du Velvet, c'était de pouvoir produire cet incroyable vacarme dans un cadre pourtant très pop. Voilà ce qui les rendait dangereux. Prends *Heroin*, par exemple. La mélodie reste très simple et pourtant, sous l'impulsion de John Cale, le morceau devient très extrémiste. Chacun de nous a un palier au-delà duquel il ne peut plus supporter la musique. Beaucoup de gens ne peuvent pas accepter le jazz, car il dépasse ce qu'ils considèrent être la frontière mélodique. Impossible, dans ces conditions, d'écouter Charlie Parker ou John Coltrane, de les suivre si loin. Jusqu'à peu, je n'arrivais pas à comprendre, à supporter cette musique. Il m'a fallu travailler dur pour y parvenir, mais maintenant, j'entends leurs mélodies. Une façon très simple de réussir cette initiation est la drogue. Beaucoup de gens me disaient que cette musique valait franchement le coup. Je me suis donc forcé à les écouter, à rechercher ce que mes amis trouvaient dans cette musique. Et si tu écoutes Parker défoncé, tu vois tout de suite. Tu sens une maîtrise totale de la musique : tous les instruments vont et viennent, se croisent, mais la ligne est bien tracée, solide. Dans ces conditions, pour ne pas te perdre, tu te raccroches à ce qui te parle le plus. Pour moi, il a fallu passer par l'étape Miles Davis. Une fois que je me suis habitué à son phrasé, à son jeu, j'avais enfin une clé pour pénétrer chez Coltrane et Parker. Tout ça dépend bien sûr de l'intérêt que tu portes à la musique, de ton envie d'apprendre. Le plus grand danger, c'est de devenir un vulgaire musico. Beaucoup de musiciens, en vieillissant, connaissent tellement la musique, ses différentes formes, qu'ils méprisent les jeunes groupes dont la fougue et la spontanéité sont la force. C'est une menace lorsque tu vieillis.

Ecouter le Velvet à l'école, c'était le moyen le plus sûr d'affirmer sa maturité, de se sentir supérieur aux autres.

La première fois que j'ai entendu *The Velvet Underground & Nico*, ce devait être en 1968 et pour moi, ce groupe copiait les Stones comme

ces derniers singeaient Muddy Waters et Bo Diddley. Mick Jagger, quand il chantait *Little red rooster* à 22 ans, essayait de passer pour Howlin' Wolf. Nous écoutions donc des voix adultes, comme Van Morrison. Tu te rends compte qu'il n'avait que 16 ou 17 ans lorsqu'il a enregistré *Gloria* ? Aujourd'hui, la tendance est inversée. Il faut faire jeune, paraître dix ans de moins que son âge, chanter comme ça : "la la la" *(voix puérile)*... Fini les héros de 40 ans. Mais ça ne me parle pas, désolé. Toutes ces choses adolescentes, la rébellion, la colère, je ne sais pas ce que c'est. Je n'ai jamais su contre qui ou quoi me révolter. Je ne faisais pas partie d'un gang, je n'avais pas d'amis, je n'étais pas invité à joindre la troupe. Alors je me suis vengé, j'ai créé ma propre bande, House Of Love *(sourire)*... Pour être un rebelle, il faut avoir des gens autour de toi qui te poussent. Le rebelle solitaire, il n'existe pas. Un type comme moi ne pouvait pas se battre. Au mieux, il pouvait devenir un artiste, un serial killer ou un politicien. Mon gros problème, c'est que nous déménagions sans cesse, que je n'avais pas le temps d'établir de liens. Les copains d'école, les racines, tout cela m'était totalement étranger. Les raisons de la colère qui m'a poussé à écrire, il ne faut pas les chercher ailleurs. Je devais avoir 13 ans quand mon père a quitté l'armée et j'avais déjà habité à un nombre effarant d'adresses. Et là, nous nous sommes établis à Rugby, en plein milieu de l'Angleterre, un endroit épouvantable, oublié de tous... Il n'y avait même pas un cinéma, pas un concert. Mes deux frères ont immédiatement quitté le bercail pour aller à l'université et, pour la première fois de ma vie, je me suis senti pris au piège. La frustration a duré comme ça pendant six ans, jusqu'à ce que je me décide enfin à partir pour Londres. Je garde un souvenir très frustrant de cette adolescence, à l'ombre de mes deux frères. Je haïssais ma solitude, je n'y trouvais aucun plaisir. Je n'envisageais jamais l'avenir, je me laissais porter, au jour le jour. Jusqu'à il y a deux ou trois ans, je n'avais jamais eu le moindre contrôle sur ma vie. C'est le groupe qui m'a apporté cette stabilité, car pour la première fois, je me suis senti entouré, encouragé.

C'est également l'époque à laquelle tu es devenu père d'une petite fille. C'est le groupe, plus encore que ta famille, qui t'a apporté l'équilibre ?

Avoir une petite fille, ça n'a rien changé à ma vision du monde. Ça m'a tout juste rendu un peu plus responsable. Mais j'ai de la chance de vivre avec Suzi, qui a un grand sens des responsabilités. Moi, je suis trop paresseux pour me soucier de telles choses.

Lou Reed chante "Ma vie a été sauvée par le rock'n'roll". Est-ce ton cas ?

La musique m'a sauvé, c'est indéniable. Ne faisant partie d'aucune bande, j'avais un besoin terrible de communiquer. Mais pour moi, le rock'n'roll n'est qu'un mythe, un boulot comme un autre. Le seul travail ne nécessitant aucune qualification, à peine mieux que de travailler dans un magasin de chaussures. Un minimum de talent suffit. Tout un chacun peut devenir aussi créatif que moi. J'en ai vraiment assez de cette légende du rock selon laquelle seule la drogue ou le whisky peuvent te faire créer. J'ai essayé beaucoup de drogues dans ma vie, elles ne m'ont jamais aidé à écrire. Elles m'ont juste apporté un peu de distance.



Leonard Cohen – *I'm your man*

Je me souviens parfaitement de la première chanson de Leonard que j'ai entendue *(il se penche vers le micro et chante)... "Suzanne, takes you down"*... Mon frère Chris était un grand fan de ses disques. Cohen était très populaire ici au début des années 70, dans les soirées héroïne principalement *(rires)*... Quel songwriter ! C'est lui, plus que tout autre, qui a influencé mon écriture. J'adore l'imagerie religieuse qu'il utilise, des phrases comme *"And she feeds you tea and oranges"*... Je ne sais pas où il trouve de telles sonorités. Dylan, à cette époque, m'intéressait moins. Je me rends surtout compte de son talent quand j'entends ses chansons reprises par d'autres. Car sa voix, je ne la supporte pas.

De quelle façon Cohen t'a-t-il influencé ?

C'est sa manière d'écrire, personnelle et franche, qui m'a le plus affecté. J'adore sa façon de traîner la religion et son imagerie dans la vie de tous les jours. Ça, c'est vraiment son style. Et je suis très sensible à ces paroles religieuses, à certains mots, "Salome", "Jesus". J'aime prononcer "Jesus", le son me plaît... Tout ces mots que j'utilise avec House Of Love, c'est lui qui me les a soufflés. Son humour m'a également marqué. Je trouve mes paroles extraordinairement comiques *(rires)*... Mais je sais que les gens qui pensent comme moi forment une minuscule minorité. Le problème, c'est que j'aime utiliser l'humour dans un contexte très sérieux, où on ne le remarque pas toujours. Mes textes sont très personnels, j'y tiens beaucoup, et ça me désole quand je constate que 99 % des gens qui achètent nos disques n'écoutent même pas les paroles. C'est pour ça qu'il serait absurde de se prendre au sérieux en tant que parolier dans ce monde futile de la pop-music. Car ce que tu écris compte pour du beurre, tu perds ton temps. Les paroles, les mots, n'ont jamais été la finalité de cette musique. Tout ce qui importe, c'est la mélodie, la simplicité de la construction. Si je me considérais comme une vraie plume, je ne serais pas ici, j'écrirais des livres, je tenterais de faire

publier mes poèmes. Mais ça ne m'intéresse pas. Je préfère faire rire les gens avec des paroles comme *"Je ne sais pas pourquoi je t'aime"* ou *"Je n'ai même jamais aimé tes cheveux"*. Je sais, ce n'est pas à pisser dans son froc, mais ça reste humoristique. Une fois tous les deux ans, j'essaye d'écrire un poème, de me prendre au sérieux. Immanquablement, le texte finit en paroles de chanson, car je ne suis pas assez doué pour écrire.

Comment peux-tu à la fois demander au public d'écouter tes paroles et les ensevelir sous des couches de guitares ?

Elles remontent petit à petit vers la surface. Pendant des années, seules les sonorités me préoccupaient vraiment. Je voulais que mes paroles coulent dans la musique, qu'elles s'y fondent. J'utilisais pour ça un vocabulaire aux sonorités précises : "Jesus", "seas", "snakes", "trees". C'est leur texture, leur son, plus que leur sens, qui me plaisait. Les gens ne comprennent qu'une ligne au milieu du texte et se bâtissent une idée à partir de ce qu'ils ont compris. Cette ambiguïté laisse beaucoup de portes ouvertes. Et puis, ma voix est devenue bien meilleure, je n'ai plus honte d'elle. Sur notre premier album, tu ne peux pas imaginer comme je chantais faux. Au mixage, nous baissions le volume de la voix pour que ça se remarque moins, on compensait cette faiblesse en remontant les guitares. Des couplets entiers ont ainsi presque disparu des chansons, noyés dans la masse sonore. Ça n'a rien à voir avec une quelconque timidité vis-à-vis des paroles, c'est juste qu'il n'y a rien de plus insupportable qu'une voix qui dérape. Pas de fausse pudeur, de honte. Ceci dit, c'est vrai que je suis beaucoup plus en confiance aujourd'hui vis-à-vis de mes paroles. J'ai enfin trouvé un style, une façon d'écrire que je maîtrise. Si quelqu'un me dit "Tu as une demi-heure pour me pondre un texte", je sais que je peux le faire. Mais ça me gêne beaucoup de parler ainsi de mes paroles, car je ne suis pas certain de mes goûts. J'ai tendance à trouver très bons des gens que beaucoup considèrent comme des nullités. Mark E. Smith, Paul Simon, les Pet Shop Boys. Par contre, je trouve les paroles de Costello insupportables.

On vous considère souvent comme un groupe sombre, aux textes cafardeux comme un cours de catéchisme.

Avant d'avoir du succès, nous étions un groupe très sombre. Il n'y avait pas la moindre raison de rire : le groupe nous prenait tout, nous éprouvait. Mes premières paroles étaient affreuses. Parfois, je relis les textes de nos premiers disques et je trouve que je m'apitoie vraiment trop sur mon triste sort. C'est pourquoi j'ai énormément travaillé sur les textes de *Babe rainbow*, notre nouvel album. Je trouve qu'ils n'ont jamais été aussi précis et bons. J'ai vraiment fait beaucoup d'efforts pour qu'ils soient aussi clairs que possible, pour qu'il n'y ait plus de malentendus. Notre aura de groupe *gloomy* vient sans doute de la scène. En concert, je sais que nous pouvons avoir un profond impact émotionnel sur le public. Je ne peux pas le contrôler et ça nous a valu cette réputation de groupe lugubre. Je la regrette profondément. J'ai toujours voulu que les gens rentrent chez eux avec le sentiment de s'être bien amusés. En ce sens, je suis très professionnel : le public doit en avoir pour son argent. Car je me souviens des jours où j'habitais Rugby et à quel point j'étais déçu quand un groupe que je venais voir jusqu'à Londres me donnait l'impression de se moquer du monde.

Penses-tu parfois à Guy Chadwick à l'âge de Leonard Cohen ?

Nous avons des choses en commun : comme lui, je n'ai connu le succès qu'à l'approche de la trentaine… Grâce à lui, je ne deviens pas paranoïaque quand on aborde le sujet de mon âge *(sourire)*… Ça évite tout ce culte ridicule de la jeunesse. Je veux toujours être là dans vingt ans, nous en avons les moyens… Nous aurons, comme lui, conservé notre public, nous nous amuserons toujours autant, serons toujours aussi créatifs. Il est un exemple. Mon frère est allé le voir en concert il y a bien longtemps. Une bataille a éclaté dans la salle et Leonard Cohen a fondu en larmes et a quitté la scène. Il n'est revenu qu'une demi-heure plus tard, bouleversé. Je ne peux plus l'imaginer réagissant ainsi aujourd'hui. Comment pourrait-il rester animé par la même colère vingt-cinq ans plus tard ? Il a 55 ans et il a probablement bu quatre mille bouteilles de vin dans sa vie.

The Doors – *The Spy*

Tu as déjà entendu notre version de ce morceau, sur la face B de *I don't know why I love you* ? Nous avons enregistré l'original sur une piste, Pete a refait la batterie sur une autre piste et ainsi de suite, nous avons chacun notre tour accompagné les Doors. Nous avons vraiment copié note pour note.

Comment te sens-tu sur scène, dans la peau de Morrison ou d'Iggy Pop ?

Chaque chanteur se prend forcément un jour ou l'autre pour Iggy ou Morrison. Je me contente de repousser les clichés, car j'ai vu trop de gens s'en gaver. Regarde Bono. C'est un type que j'aime beaucoup, mais des fois, il se fait piéger par les clichés, il prend trop au sérieux son rôle de chanteur. Pourtant, on sait tous d'où il vient, que c'est un individualiste… Je ne comprends pas pourquoi il se laisse aller ainsi.

Le côté sexuel d'Iggy ou Morrison est-il attirant ou, au contraire, trop prononcé pour toi ?

C'est un sujet qui m'effarouche. Je ne me suis jamais vraiment senti *sexuel*. Je n'ai jamais ressenti la moindre puissance sexuelle et ça ne m'a jamais inquiété.

Vous êtes un des groupes actuels qui fait le plus de reprises. Est-ce un besoin ?

Il y en a une nouvelle que tu ne connais pas, *Rock your baby* de George McCrae. Je crois que nous ne l'enregistrerons jamais, il vaut mieux pour tout le monde *(rires)*… C'est souvent bon pour nous de faire des reprises, ça nous ramène à la case départ, nous ressoude. Quand nous chantions le *I can't stand it* du Velvet ou le *I wanna be your dog* des Stooges, le groupe se resserrait soudain, on se retrouvait dans ces chansons. A la base, nous sommes fans de musique, nous ne pouvons pas l'oublier. Mais je dois faire attention à ne rien abîmer. Beaucoup font des reprises à des fins commerciales, veulent corriger l'original. A partir du moment où j'aime une chanson, je ne veux surtout pas la modifier. Pour notre reprise de Leonard Cohen, je me suis contenté de singer l'original, je ne voulais surtout pas le dénaturer.

La plupart des musiciens deviennent blasés en vieillissant. As-tu du mal à rester fan ?

Je passe par des phases que je considère comme de la paresse. Je suis tellement satisfait par ce que j'écris, par notre musique, que je n'écoute rien d'autre. Pourtant, je sais à quel point il est important pour moi d'écouter les autres. Je sais pertinemment que la base même de notre musique est celle des autres. Si tu te coupes de l'extérieur, ta musique va alors commencer à tourner en rond, à ne se nourrir que d'elle-même. Il faut lui donner un peu plus d'air ou elle se dilue. Les disques des autres sont cruciaux pour moi car je sais que nous faisons partie d'une chaîne. *(Peter)* – Dès que la scène musicale anglaise commence à me déprimer,



quand je m'y sens à l'étroit, je pars dans une direction opposée. Mes contemporains ne m'ont jamais suffi, jamais satisfait. A eux seuls, ils me rendraient profondément cynique. Nous avons besoin d'espace, de la musique africaine à Sonic Youth en passant par la country & western. *(Guy)* – Un groupe qui ne se nourrit que du présent se condamne à mort. Le danger, pour nous, c'est l'inverse, c'est la nostalgie. C'est une menace sérieuse. Mais on ne peut pas tourner le dos à notre passé. Ce réservoir est là, nous pouvons piocher, faire notre propre tri, retenir nos propres leçons. Nous sommes vraiment dégoûtés par ce qui se passe actuellement à Londres. Je ne veux plus voir la presse, jouer leur jeu. Je suis très frustré : plus moyen de trouver le moindre bon groupe à l'horizon. Nous n'avons jamais vécu une telle période de vaches maigres. Peut-être est-ce la fin, peut-être avons-nous trop tiré sur la corde. La mort de la musique anglaise. De toute façon, nous avons toujours été méprisés. Quand nous avons commencé, en 86, on nous présentait comme une bande de crétins, chacun de nos disques était insulté ou même pas chroniqué. Mais ça ne me mine pas. Je sais que les journaux me détestent. Ils pensent avoir inventé les groupes dont ils parlent. Ces arrogants pensent même avoir inventé les raves, qui existaient depuis des lustres quand ils ont décidé de s'y intéresser. Certains journalistes feraient tout pour connaître un groupe à ses débuts, pour avoir l'impression d'être responsables de son succès. Si tu les rejettes, ils

t'assassinent. Regarde John Peel : c'est vraiment grâce à lui si nous en sommes là aujourd'hui et pourtant, il n'a pas changé, il est resté fan. Lorsque le *NME* m'a demandé récemment de poser pour des photos, je leur ai demandé de me photographier dans un uniforme de la Gestapo à condition que ce soit pour la couverture. Car je suis excédé par la scène anglaise actuelle, par un état d'esprit, je voulais que cette rage soit entendue. J'ai trouvé qu'il était grand temps, pour un musicien raisonnablement connu, de monter au front. Ils ont refusé, m'ont dit qu'ils ne m'offraient la couverture que si je posais avec Terry Bickers, notre ancien guitariste. Et si tu n'es pas en couverture, autant ne rien faire, ça n'intéresse personne. J'ai refusé le chantage et il n'y a pas eu le moindre article sur nous.

The Only Ones – *Why don't you kill yourself?*

Tu ne trouves pas un air de famille entre ce morceau et *I don't know why I love you* ? C'est pourtant là que je l'ai volé. *Another girl, another planet*, leur premier album, m'a époustouflé dès la première écoute. C'était la toute première fois de ma vie que j'entendais un groupe qui ressemblait au Velvet Underground, qui en avait retenu les mêmes leçons que moi. Ce groupe a été incroyablement important pour moi. Je les ai vus environ quinze fois, ils étaient magnifiques. Je n'avais jamais été confronté à une telle puissance, à une telle intensité. Ils utilisaient beaucoup de clichés, tous ces trucs liés à la drogue, mais ce premier album a été ma seule nourriture pendant trois années entières. Il a influencé mon songwriting pour la vie. Les groupes punks n'avaient jamais eu un tel effet sur moi. Je les trouvais trop anglais. J'aimais quelques trucs des Sex Pistols, des Buzzcocks, de Clash, mais je détestais le côté mode et, surtout, autodestructif du mouvement. Ça, je ne pouvais pas le supporter. C'est ce que je haïssais chez Peter Perrett. Je l'ai vu un soir avec les Only Ones tellement défoncé qu'il m'a dégoûté. Je me suis senti insulté par son je-m'en-foutisme. Je n'ai jamais eu la moindre fascination pour tous ces mythes autour des losers.
(Peter) – Nous buvons énormément dans le groupe, mais nous savons qu'il existe une frontière à ne pas franchir, un point de non-retour à éviter à tout prix. C'est une existence suffisamment excessive comme ça, pas besoin d'en rajouter. Lors de notre dernière tournée, nous avons passé neuf mois sur la route. C'était la dernière chose dont j'avais envie de parler en rentrant chez moi. Mais je sais que Guy en souffre beaucoup plus que moi. Lui, il ne peut jamais laisser le groupe au vestiaire en rentrant chez lui. C'est sa création, il la porte à bout de bras. C'est lui qui encaisse, prend les coups. C'est si difficile de garder le groupe uni quand toutes les tentations sont là, à portée de la main. Et parfois, nous ne résistons pas, nous ne sommes qu'humains. Heureusement qu'à la maison, nos copines veillent, nous insultent, nous réveillent… "Pour qui tu te prends, espèce de sale connard ?" Sans elles, nous serions tous comme Peter Perrett. Mais si elles n'étaient pas prêtes à accepter notre vie, il faudrait qu'elles partent, qu'elles aillent se faire foutre. C'est pourquoi ma copine compte plus que tout pour moi. Nous sommes entourés de tellement de gens en qui nous ne pouvons pas avoir confiance.
(Guy) – Les groupies, la vie sur la route, ce n'est qu'un mythe. Personne ne t'oblige à vivre comme ça. Je suis marié, Pete et Chris sont avec les mêmes filles depuis des années. Elles sont très importantes dans notre vie. Je ne vais pas gâcher ça, je ne ressens pas le besoin d'aller tirer un coup après chaque concert. Et puis, je n'ai aucune envie d'oublier ce groupe en rentrant le soir, car ce groupe, c'est toute ma vie, ma seule réussite. Ma fille est habituée à ne pas me voir, elle ne s'en rend même pas compte. A une époque, je ne l'ai pas vue pendant des mois. Quand je suis rentré, elle me considérait comme un étranger. Mais Suzi et elle doivent l'accepter.

Les Only Ones sont-ils le premier groupe que tu aies choisi par toi-même, sans les conseils de ton frère ?

C'était la première fois que je m'appropriais un groupe. Auparavant, j'avais adoré les Doors, mais ce n'était pas pareil. Ce n'était pas une obsession, quelque chose d'aussi personnel. Je me sentais très proche de Peter Perrett, c'est lui qui m'a donné le courage de me lancer à mon tour. J'ai commencé à jouer moi-même au moment où les Only Ones débutaient, mais eux n'ont jamais progressé. Ce groupe n'a été qu'une longue déchéance. Chaque concert était un peu moins bon que le précédent, chaque disque me décevait… C'était très frustrant d'être fan des Only Ones. Je bouillais d'impatience : je voulais cette gloire qu'ils gâchaient, mais je ne savais pas comment y arriver. J'étais coincé dans les Midlands et pourtant, je ne rêvais que de gloire. C'est tout ce que je voulais, c'est pour cette raison que je me suis tant investi dans la pop-music. Elle n'est bonne qu'à ça, attirer tous ces gens en quête de célébrité et de reconnaissance. Je voulais être pris au sérieux, qu'on m'écoute.

Jesus & Mary Chain – *Upside down*

1985. La musique redevient enfin excitante, grâce à eux. Les années 80 étaient atroces, à part quelques sommets. Quelle fraîcheur dans ce disque ! Et pourtant, il reste fidèle aux valeurs d'Iggy Pop. Un grand moment d'attitude. Malheureusement, c'est à la fois leur premier single et leur sommet. Il ne leur a coûté que 1 500 F et c'est pourtant leur meilleur disque. J'aimais ce nom. Pour des Ecossais, c'était vraiment une déclaration de foi, une prise de position. Surtout dans une ville comme Glasgow. Je connais ça, je suis allé dans un pensionnat très religieux. Je devais prier dès mon réveil, aller à la chapelle quatre fois par semaine. Ça m'est tombé dessus à une période où j'étais très impressionnable, de 7 à 13 ans, je ne pouvais pas m'en sortir indemne. A l'époque, ça ne signifiait pourtant rien pour moi. Aujourd'hui non plus, je m'en suis sorti, je n'y pense plus du tout. L'imagerie religieuse de mes chansons ne vient pas de l'intérieur, je la vole aux autres groupes, à Cohen, à Dylan, à Nick Cave… C'est le style plus que le contenu qui m'intéresse aujourd'hui. La religion, ce n'est que chagrin et souffrance.

Levitation – *Nadine*

(Après un long moment, Peter reconnaît)… On dirait Terry Bickers. Oui, c'est lui *(silence)*… Une chose doit être dite : Terry n'a pas été viré de House Of Love, d'accord ? Pour nous tous, il était déjà parti, depuis très longtemps. Il ne voulait plus de notre compagnie, ça a duré comme ça pendant plus d'un an avant son départ. Il voulait autre chose, mais refusait de prendre une décision. Alors, il nous a rendu la vie difficile, s'est comporté comme le dernier des salauds. Il ne venait jamais en studio, ratait tous les rendez-vous, ne participait plus à l'écriture, à la vie commune. Pour l'enregistrement de l'album *Fontana*, il se pointait en studio à 6 h du soir et rentrait chez lui après deux ou trois bruits de guitare, en catimini. C'était très triste à voir. Comment un type si impliqué, si enthousiaste, si doué, pouvait-il changer à ce point ? Il ne supportait plus que Guy écrive toutes les chansons, sa façon de travailler. Pour un guitariste qui rêve de briller en solo, la vie au sein de House Of Love devait être un enfer. Que pouvait-il faire à côté d'un artisan aussi doué que Guy ? Il ne supportait pas l'ombre, ça a dû être très dur à vivre. J'ai beaucoup de tendresse pour lui, mais il aurait dû être plus franc, nous dire que ça n'allait pas, au lieu de tout laisser pourrir. Il s'est vraiment comporté comme un fumier alors que nous étions très loyaux.

Simon Walker, son remplaçant, vient à son tour de quitter le groupe. N'êtes-vous pas impossibles à vivre ?

(Guy) – Le problème était presque le même. En plus, Simon ne s'intéressait qu'à l'aspect technique de la musique, c'était sa passion. Lui, il se voyait à côté de Coltrane, dans ces eaux-là… Nous nous sommes engueulés, il est parti. La technique, ça ne nous intéresse pas. C'est pourquoi nous allons faire du bon boulot avec Simon Mawby, notre nouveau guitariste, qui jouait auparavant avec les Woodentops. Dans deux mois, le temps de nous roder ensemble, je crois que House Of Love aura atteint son sommet. Nous ne pouvons plus nous permettre tant d'états d'âme. House Of Love doit être un groupe, penser à l'unisson.

Pouvez-vous être un vrai groupe à guitares sans guitariste à temps plein, en les virant les uns après les autres ?

Nous en sommes à notre quatrième. Mais nous étions une bande avant d'être un groupe, très unis. Le premier départ a été celui d'Andrea, qui nous a déstabilisés pour toujours… C'est à partir de là que House Of Love est devenu Chris, Pete et moi. Les guitaristes qui sont venus après devaient suivre mes idées, se caler sur mon jeu. C'est pour ça qu'ils sont tous partis : parce que c'est mon groupe, parce que c'est moi qui l'ai formé, parce que mes idées sont très spécifiques.

C'est ton idée de la démocratie dans un groupe ?

C'est une démocratie ! Les problèmes d'ego, ce n'est pas chez moi, c'est chez ceux qui partent. Chez Terry Bickers. Ce n'est pas mon problème. Si leur départ avait été de ma faute, Pete et Chris ne me l'auraient jamais pardonné, le groupe serait déjà mort. Je n'ai pas l'impression d'être un tyran, avec qui il est impossible de travailler. D'accord, je ne suis pas toujours très coulant, mais Simon était bien pire. Mon problème, c'est que je ne sais pas toujours où je vais, ça me rend très pénible.

On a pourtant l'impression que tu utilises les gens avant de les jeter.

Mais tout le monde utilise les autres ! Et puis, je n'ai jamais viré qui que ce soit. Nous avons vraiment choyé Terry, avons fait attention à lui.
(Peter) – Cette histoire selon laquelle nous l'aurions jeté du van en pleine tournée n'est qu'une légende. C'est moi qui ai dit "J'en ai assez, laissez-moi là, sur le bord de la route." Je ne pouvais plus supporter sa présence, je préférais encore marcher tout seul, sur le bord de l'autoroute. Il n'avait pas le droit de me traiter ainsi, d'être une telle ordure.
(Guy) – Je me suis retrouvé seul avec lui à l'arrière du van, il m'a fallu choisir mon camp. Je suis descendu à mon tour.
(Peter) – Terry a été déposé à la gare la plus proche. S'il s'imagine que c'est ça, se faire virer d'un groupe, il a un problème sérieux. Voilà pourquoi je vomis la presse à ce point *(il s'énerve)*… Vous avez fait de Terry un martyr, avez pris fait et cause pour lui. Vous arrivez là, vous ne savez rien à la vie interne de House Of Love. Ce n'est pas vous qui avez dû supporter cette vie de chien. Ça va te décevoir, mais aucun de nous ne déteste Terry ou Simon aujourd'hui. J'adore Terry, tout cela est si triste.

J'en reviens à ma question : êtes-vous un groupe ?

(Guy) – Si tu mets ça en doute, c'est que tu me considères comme un menteur. Le guitariste, ce n'est qu'un pion. Je ne vois pas pourquoi tu attaches tant d'importace à ce foutu guitariste. Cet instrument ne représente rien pour moi. C'est une tradition morte, finie.

Le groupe peut-il se permettre une telle instabilité ?



(Peter, furieux) – Il est un peu tard pour vous intéresser à ça. Jusque-là, tout ce qui vous importait était la gueule de Guy, ses opinions, ses paroles, sa vie… Aucun journaliste ne s'est jamais préoccupé du reste du groupe, nous n'existions pas. Personne ne nous a jamais demandé notre avis, notre opinion. Non, Guy, encore Guy, toujours Guy… Pourquoi n'avoir jamais parlé à Terry quand nous étions unis ? Tu nous demandes aujourd'hui si nous sommes un vrai groupe, une démocratie, mais il est trop tard pour s'en inquiéter. Il fallait poser la question à Simon, à Terry ou à Andrea il y a des années de cela. Tu ne peux pas à la fois installer Guy sur un tel piédestal, nous mépriser, et considérer House Of Love comme un groupe. Si nous étions au tribunal, tu perdrais sans l'ombre d'un doute, on te jeterait du tribunal avec un bon coup de pied au cul, tu te retrouverais sur le pavé pour avoir osé nous reprocher de ne pas être un groupe. C'est la presse qui a rendu dingue Terry. Les journalistes lui ont fait croire qu'il était le nouveau dieu de la guitare, la résurrection d'Hendrix. Pour moi, il était le plus doué et le plus inventif des musiciens que je connaisse. Travailler avec lui était un privilège. Mais il était trop sensible, les compliments l'ont massacré. Tout est de votre faute.

U2 – *Gloria*

(Guy) – Je vois beaucoup de choses en commun entre ces premiers disques de Bono et les nôtres. La plus grande différence entre U2 et House Of Love, c'est la popularité. Notre statut est pour moi très frustrant, je voudrais jouer dans les stades. Nous serions beaucoup plus utiles avec du succès… J'ai besoin de cette réussite.

Aucun groupe ne peut vieillir et rester le même. Très peu d'entre eux osent rester fidèles à leur simplicité. Avec l'âge, ils cherchent à impressionner leurs pairs ou à garantir leurs vieux jours.

Nous en sommes à un point où nous pourrions travailler avec Bill Laswell, qui assiérait définitivement le groupe au sommet. Mais nous connaissons exactement le son que nous voulons, je l'ai toujours entendu au fond de mon cerveau. J'ai fini par pouvoir lui donner forme et nous n'allons pas changer de sitôt. Aucun producteur ne pourrait nous faire dévier. Avoir dessiné sa propre route, c'est la seule façon de ne pas se perdre. Nous n'aurons bientôt plus besoin de personne, nous ferons nos disques seuls. Notre seul problème, c'est le satané single. Voilà ce qui intéresse la maison de disques : "Très bien votre disque, mais où est le single ?" Je ne sais pas répondre à cette question. Je les laisse donc choisir pour nous, c'est un monde étranger pour moi. Regarde la chance qu'a un groupe comme Talk Talk, que j'adore : ils sont riches, font absolument ce qui leur plaît, ne doivent rien à personne. Ils me rendent fou de frustration : ils sont l'un des meilleurs groupes anglais et ils n'ont jamais dû, comme nous, se salir les mains, tourner. Pour moi, ils sont l'exemple.